P.P. 1000 Lausanne 9

Annoncer les rectifications d'adresse selon A1, n° 552

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.– au CCP 10–220 94–5

L^A D^ISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

57

23 novembre 1996
paraît six fois par an
dixième année

« Strč prst skrz krk ! »
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Nos staliniens à nous

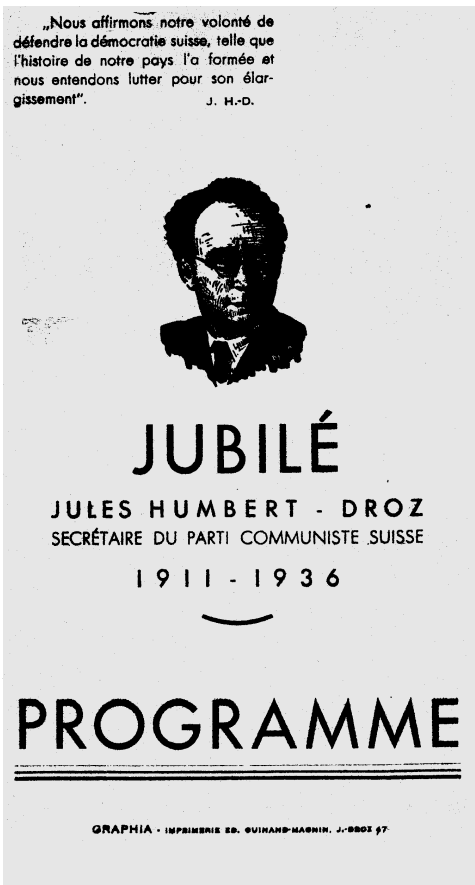
Feu le PCS

CELA fait toujours rire les étrangers et les adolescents quand on leur en parle, mais il y eut un parti communiste suisse, dont l'existence légale s'arrêta en 1940, par l'effet de nombreuses interdictions. Ni le Parti du Travail (qui fut créé comme un parti neuf, né de la guerre, amalgamant socialistes de gauche et anciens communistes), ni les gauchistes (mis à part quelques prochinois en plein délire) n'ayant revendiqué ce peu glorieux ancêtre, les historiens de droite ayant eu tendance à passer sous silence l'adhésion de braves Helvètes au terrifiant Komintern, on le connaît fort mal.

Cette ignorance devrait s'effondrer sous le poids du pavé que lui lance Brigitte Studer. L'ampleur et le sérieux de cette thèse ont sans doute empêché la presse de lui accorder quelque importance. A tort bien sûr, car la nature des liens entre le PCS et Moscou y est enfin établie sur des bases sérieuses. Les sources d'*Un parti sous influence* viennent de diverses institutions suisses –dont le considérable fonds laissé par Jules Humbert-Droz– et, pour la première fois, des archives ouvertes en Russie.

Petit parti ouvrier, essentiellement implanté dans les grandes villes de Suisse allemande, la SSIC («section suisse de l'Internationale communiste») voit ses effectifs fondre régulièrement de 3000 membres en 1921 à 300 en 1940 (la chute ne sera interrompue que par une stagnation à 2000 militants dans la première moitié des années trente). Lui valant deux conseillers nationaux (45-50 pour le PSS à la même époque) et guère plus dans les cantons, son électorat est plus que mince. Le parti s'appuie tout de même sur quelques permanents et pas de mal de publications, dont deux quotidiens (Bâle et Zurich).

Pour la période considérée, le diagnostic politique est simple: le parti est incurablement stalinisé, avec de nombreuses rechutes. Au début des années trente, l'Internationale envoie régulièrement des émissaires purger une direction toujours suspecte d'opposition à la ligne ultrasectaire alors appliquée. On découvre ainsi l'ampleur du contrôle exercé par le Komintern, qui finance largement le parti et veille au moindre détail: les rencontres de militants socialistes et communistes genevois sont discutées à Moscou. Plus remarquable encore: c'est le Comité Exécutif de l'Internationale qui décide du remplacement d'un conseiller national communiste démissionnaire à Bâle-Ville. Il faut 16 mois de va-et-vient pour qu'on décide que le sixième des viennent-ensuite partira pour Berne…


„Nous affirmons notre volonté de défendre la démocratie suisse, telle que l'histoire de notre pays l'a formée et nous entendons lutter pour son élargissement". J. H.-D.

JUBILÉ
JULES HUMBERT - DROZ
SECRÉTAIRE DU PARTI COMMUNISTE SUISSE
1911 - 1936

PROGRAMME

GRAPHIA · IMPRIMERIE SD. GUINAND-MAGNIN, J.-DROZ 57

Bref essai d'introduction du culte de la personnalité dans les montagnes neuchâteloises (1936)

Mis à part Bâle-Ville, où il fait jeu égal avec le PS, ce parti-croupion est sans aucune influence sur la vie politique et syndicale suisse. De plus, il doit bien vite se terrer dans une semi-clandestinité en raison d'un anticommunisme virulent dans tout le pays et pathologique en Suisse romande. Quel intérêt présente ce parti, qui leur coûte ma foi bien cher –le livre donne des chiffres très précis–, pour ses commanditaires? C'est qu'il devient très vite, en fonction de l'évolution des pays voisins, une base de repli. Le PCS fournissait des faux passeports, faisait passer hommes, argent et matériel en Allemagne et en Italie, accueillait l'*Inprekorr*, la revue kominternienne chassée de Berlin, ou permettait le transit des volontaires des Brigades internationales.

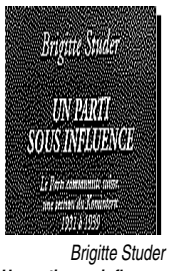
Malgré un style ingrat et quelques translittérations pittoresques qui nous valent la découverte de dirigeants soviétiques inconnus jusqu'alors comme «Idanov» ou «Berija», cet ouvrage mérite d'être lu, et deviendra nécessairement un instrument de référence pour toute histoire du mouvement ouvrier en Suisse. On regrettera quand même un parti-pris qui évacue le vécu et qui privilégie la froide description chiffrée et les grandes généralités sociologiques.

Voilà une histoire un peu froide, un peu tristounette, qui a de la peine à expliquer l'adhésion et le dévouement de ces hommes et de ces femmes, qui n'ont jamais, du moins dans ce pays, gagné autre chose que des ennuis à être communistes.

Heureusement, cette absence est compensée par plus de 100 pages de «notices biographiques du corps dirigeant du PCS», qui valent leur pesant de romanesque. Connaissiez-vous, par exemple, Edouard-Eugène Scherrer (1890-1972), dit Crouillatzet? Ce facteur de Leysin, ami de Michel Simon quand il était encore de l'autre côté de l'appareil photographique, fut le premier élu communiste en Suisse: conseiller communal de cette bourgade en 1921. Révoqué des PTT –déjà jaunes– pour motifs politiques en 1923, il sera l'année suivante à la fois délégué au Ve congrès de l'Internationale communiste et capitaine de l'équipe suisse de bobsleigh aux JO de Chamonix (médaille d'or). Par la suite secrétaire syndical, emprisonné pour organisation de grèves dans le bâtiment, démis par la direction du syndicat FOBB, il restera longtemps actif dans diverses organisations.

Cette homme mérite une rue, un film ou une statue!

C. S.



Brigitte Studer
Un parti sous influence
Le parti communiste suisse, une section du Komintern 1931 à 1939
L'Age d'Homme, septembre 1994, 818 p., Frs 89.–

Les librairies Basta! tiennent à faire savoir à leur aimable clientèle que le traditionnel

Apéro de Noël

aura lieu
le samedi 14 décembre
à la librairie Basta!-Chauderon,
de 10h00 à 16h00, avec à 11h30 le
Grand Prix du Maire de Champignac 1996
et de 12h30 à 13h30 la
mise en vente de «La cuisine distinguée»,
recueil des recettes du chef toqué,
en présence de l'auteur

(Voir page 8)

L^A D^ISTINCTION

Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction
case postale 465
1000 Lausanne 9

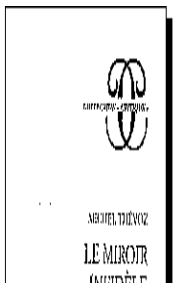
Abonnement :
Frs 20.–
au CCP
10–22094–5

Prix au numéro:
Europe : 1.95 ECU
Suisse : 3.65 francs
France : 16.60 francs
Belgique : 87 francs

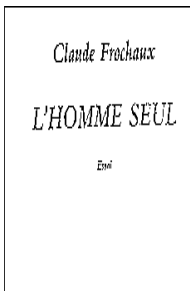
Collaborèrent à ce numéro:
Minna Bona
Jean-Frédéric Bonzon
Anne Bourquin Buchi
Jean Christophe Bourquin
Théo Dufilo
Gil Meyer
Jean-Jacques Marmier
Jacques Mühlethaler
Martha Quest
Marcelle Rey-Gamay
Cédric Suillot
Jean-Pierre Tabin
Valérie Vittoz
Ulla Vogt Vatelapesca
Wanda-Xavière Xerox

(Annonce)

Signature-discussion
avec Michel Thévoz et Claude Frochaux



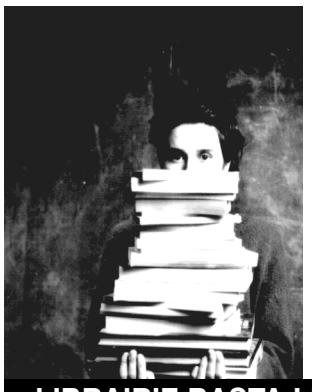
Librairie Basta!
Petit-Rocher 4
Le samedi 7 décembre
de 14h00 à 16h00



Michel Thévoz
Le miroir fidèle
Minuit, 1996, 144 p., env. Frs 30.–

Claude Frochaux
L'homme seul
L'Age d'Homme, 1996, 488 p., Frs 45.–

(Publicité)



Basta ! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta ! est une librairie indépendante,
Basta ! est spécialisée en sciences sociales,
Basta ! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta ! offre un service efficace et rapide.

Basta ! offre un rabais de 10% aux étudiants,
et de 5% à ses coopérateurs

LIBRAIRIE BASTA ! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél. 625 52 34
Ouvertures : LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-12h30, 13h30-18h30; SA 9h00-16h00
Librairie Basta ! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, Tél./fax/répondeur 691 39 37
Ouvertures : du lundi au vendredi, de 8h30 à 17h30

Courrier des lecteurs

Poignées d'amour

Deux lettres parues ici même il y a fort longtemps sur un professeur et sur son enseignement de sociologie, ont ensuite suscité un abondant courrier, un chassé-croisé de réponses, de repentirs et de réprobation. Tant et si bien que l'origine de ces missives semble s'être perdue dans l'échafaudage brimbalant des droits de réponse.

Etant la compagne de ce professeur, je voudrais revenir sur un jugement initial qui concernait sa corpulence –jugement auquel personne n'a jugé bon de revenir, non sans raison d'ailleurs, puisque, je le souligne, son physique ne regarde à peu près que lui, et moi. Je veux néanmoins, et précisément pour cette raison, garantir publiquement, sans doute pour le grand soulagement des innombrables étudiantes dont il me tient une description et un catalogue soigneux lorsqu'il rentre de ses cours, que ce dinosaure chamarré n'est ni mieux ni plus mal fait qu'un autre, qu'il ne dédaigne en effet pas de lever le coude, et que les « poignées d'amour » qu'il porte à la taille sont en effet suffisamment dodues pour que, saisies à pleines mains, elles lui arrachent quelques cris de hibou effarouché, le moment venu. Mais, qu'on se le dise et qu'il se le dise, pour l'instant je m'en garde le monopole.

Nicotine Grissini,
de L***

(Vous comprendrez que, dans ma situation, le pseudonyme s'impose, même si je souhaite que mon conjoint repère cette lettre, dernière, je l'espère, d'une trop longue série.)

Chronique de l'excitation lexicale

La minute métonymique

—Ô VOUS Madame, chère Madame, qui ne vous appeliez ni Berthe au grand pied ni Valentine au petit peton, qui me fîtes du pied un beau soir d'automne, qui sautâtes à pieds joints dans une aventure au pied levé, qui m'invitâtes dans votre pied-à-terre, qui me déshabillâtes de pied en cap et prîtes votre pied en vous saisissant du mien!

O vous Madame qui fîtes un pied de nez au malheur en faisant feu des quatre pieds, qui sûtes avoir les pieds sur terre quand je mis les miens dans le plat, qui ne vous mouchiez pas du pied mais saviez les mettre l'un devant l'autre, qui sûtes m'attendre de pied ferme et qui le lendemain matin ne vous levâtes pas du pied gauche!

Madame, chère Madame, me jetterai-je à vos pieds, me repentirai-je de vous avoir –excusez-moi de le dire au pied de la lettre– peu à peu cassé les pieds?

Non! Je vous dirai certes qu'en m'accusant un jour d'être bête comme mes pieds, alors que j'étais à votre merci, pieds et poings liés, vous me fîtes un coup de pied de l'âne qui me mit presque un pied dans la fosse, qui me laissa –momentanément– les pieds devant. J'aurais alors aimé être cent pieds sous terre.

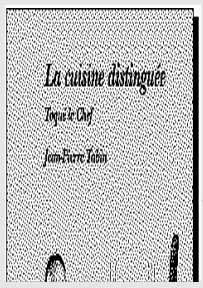
Mais je vous dirai aussi qu'ensuite, cette mise à pied m'apparut peu à peu comme providentielle. Alors que votre cruauté au petit pied pensait me fouler aux pieds, vous m'enlevâtes sans le savoir une sacrée épine du pied en me débarrassant de vous.

En tous cas ce deuil de vous me fit les pieds, et ne m'empêcha pas de retomber sur mes pieds. Maintenant, frais et dispos, me voilà sur pied, tout prêt à faire le pied de grue au pied d'une colline ou au bas d'un immeuble. Car c'est au pied du mur que l'on reconnaît le maçon, au pied de l'arbre le bûcheron.

Oserais-je vous dire que, précisément parce que vous voulûtes me mettre à pied, vous mîtes le pied à l'étrier de mon goût pour l'aventure, et que j'ai encore bon pied bon œil? Vous dirai-je que je sais maintenant sur quel pied danser avec vos pareilles, que je ne sécherai pas sur pied et que je ferai volontiers encore des pieds et des mains pour me retrouver au pied d'un autre lit que le vôtre?

Adieu Madame, je vous fais un ultime pied de nez, et je vous emmerde à pied, à cheval et en voiture, vous et votre nez en pied de marmite. Plus jamais je ne mettrai à propos d'une autre deux pieds dans le même sabot, plus jamais nous ne nous marcherons sur les pieds l'un de l'autre. Je m'en vais sur la pointe des pieds, et si vous reveniez, je vous attendrais de pied ferme. Vous qui ne vous donnez pas de coup de pied lorsque vous parlez de vous, mettez-vous sur le pied de guerre, et travaillez d'arrache-pied pour retrouver chaussure à votre pied!

T. D.



Enfin paru!
La cuisine distinguée
Toqué le Chef
Jean-Pierre Tabin
Recueil des recettes parues dans *La Distinction*
1996, 56 p., couverture bichrome et cahier photos,
Prix de souscription: Frs 12.–
jusqu'au 14 décembre, Frs 19.– ensuite

Faits de société

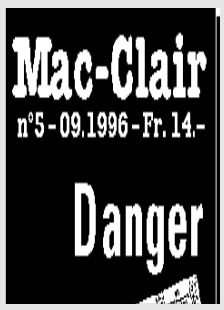
Les professeurs d'Université encore brimés

« Une nouvelle mesure entrera en vigueur au début de cette année universitaire. Suite à la suppression d'un poste devenu vacant à l'Intendance, le service de nettoyage des tableaux noirs devra être réduit de la manière suivante: les tableaux noirs des grands auditoires seront nettoyés à fond à midi et le soir, mais plus en cours de demi-journée. Les tableaux noirs des salles plus petites seront nettoyés uniquement en fin de journée. Cette diminution de service ne touchera pas les utilisateurs - de plus en plus nombreux selon nos constatations - du rétroprojecteur.
Quant à celles et ceux qui recourent de manière intensive au tableau noir, nous leur suggérons de se faire aider par leurs assistants et étudiants, et nous les remercions d'ores et déjà de leur compréhension. Le matériel de nettoyage des tableaux noirs sera toujours à disposition et vérifié régulièrement par le personnel d'entretien.
En vous assurant que notre but reste, en dépit de ces quelques inévitables restrictions, de vous procurer un cadre de travail agréable et convivial, nous vous présentons, Mesdames Messieurs, l'assurance de nos sentiments les meilleurs. »

Lettre du recteur au corps enseignant de l'Université de Lausanne, 15 octobre 1996

Notre feuilleton:

Les apocryphes



Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.
Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. Nous le poursuivons donc.
Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.
Dans notre dernière édition, la revue *Mac-Clair*, destinée au public des intoxiqués du clavier et de la souris, était une pure imposture.

LES ÉLUS LUS (XXIX)

En remontant la Broye (2)

Un dimanche de février 96, par un brouillard particulièrement intense, Francis Thévoz se rend dans sa région d'origine. Il rapporte de son voyage outre-Jorat un article pour la *Nouvelle Revue* intitulé « La basse Broye: terre d'avenir ». Quelques commentaires permettront de lire le message franciscain entre les lignes. Suite.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE
MARCELLE REY-GAMAY

(§ 4) *C'est avec les voies de communication que l'évolution de Payerne s'est faite: à la fin du XIXe siècle par la construction des chemins de fer, à la fin du XXe par celle des autoroutes, au milieu du XXIe, c'est l'installation du seul aéroport intercontinental moderne du pays, reliant Genève et Zurich par Swissmetro qui constituera le développement ultime de cette porte d'entrée aérienne en Suisse. Cointrin et Kloten seront déjà, depuis plusieurs années, démodés et désaffectés.*

N'a-t-on pas assez reproché aux politiciens de manquer de vision d'avenir? On ne va donc pas accuser Francis Thévoz de baiser le passé et le présent pour mieux embrasser l'avenir. Et l'on oubliera que si l'axe de communication principal Zurich-Berne-Lausanne-Genève avait été aménagé rationnellement, je veux dire sans les magouilles de la fin du XIXe siècle qui ont fait zigzaguer le chemin de fer trop à l'est (jusqu'à Puidoux-Chexbres) et les magouilles de la fin du XXe qui ont fait dériver l'autoroute trop à l'ouest (jusqu'à Yverdon-les-Bains), les trains et les trains routiers remonteraient tout naturellement la Broye puis rejoindraient Lausanne par des tunnels sous le Chalet-à-Gobet... ce qui aurait eu et aurait une réelle influence sur l'évolution de la cité de la reine Berthe et du boutefas réunis, qui se trouverait ainsi vraiment à mi-chemin entre Berne et Lausanne.

Remarquons plutôt avec quelle aisance il glisse de ce passé douteux à un avenir radieux. Sa vision de l'épanouissement broyard repose en fait sur deux réalisations qui témoignent de sa confiance dans un redressement spectaculaire de la Suisse au XXIe siècle.

La construction de Swissmetro

qui implique que les Suisses auront su *petit u)* utiliser leur génie de l'enfouissement, mis au seul service du repli sur soi au cours du XXe siècle (de l'époque militaire des fortifications à celle civile des abris de protection), pour une réalisation qui les rapproche, *petit h)* dépasser les stupides différences, qui les avaient trop longtemps empêchés de communiquer, en adoptant l'anglais comme unique langue officielle.

La transformation de l'aérodrome militaire de Payerne en aéroport intercontinental

qui implique *petit a)* la disparition de l'Armée suisse du sol et de l'air aimés de la patrie, soit parce qu'elle aura définitivement choisi de s'entraîner dans des pays aux horizons plus larges, soit parce qu'elle se sera sabordée après avoir recyclé ses officiers dans le service d'entretien du Musée du Ballenberg (BE) et de la Suisse en miniature (TI) (avec garantie d'avancement à l'ancienneté et villa de fonction au bord des lacs voisins), *petit c)* la désaffectation de l'aéroport de Cointrin, déjà amorcée avec succès aujourd'hui il est vrai, et sa transformation en Musée de l'aviation civile associé avec le Musée de l'automobile de Palexpo (billets combinés), *petit k)* l'utilisation des pistes de Kloten comme scène ouverte et intercontinentale de la drogue (vue d'ensemble gratuite depuis la tour de contrôle le dimanche et les jours fériés).

Bref, Francis Thévoz est un des rares politiciens suisses qui sachent encore nous faire rêver à de véritables projets capables de tirer la Suisse du découragement de cette triste fin de millénaire. A ce titre, il mérite toute notre... mais j'apprends à l'instant, et avec quelle émotion!, que notre héros se déclare disponible pour la succession de Jacques Martin au Conseil d'Etat vaudois. Souhaitons que le parti radical, dont le bon sens a longtemps été la pierre angulaire la mieux partagée, ait celui de faire de ce politicien inspiré son candidat officiel pour ce poste, nécessaire palier dans son irrésistible ascension au Conseil fédéral.

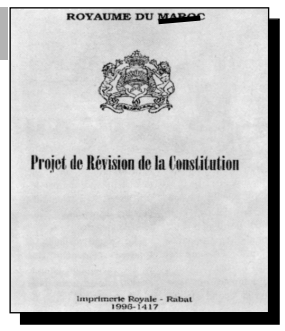
M. R.-G.

(Annonce)

Exposition

Claude-Alain Bouille
Amazonie
Huiles

Vernissage le 5 novembre de 18h00 à 20h00
Du 5 novembre au 3 décembre
Galerie Basta!
Petit-Rocher 4 Lausanne



Le civisme vu d'ailleurs

QUELQUEFOIS vous vous demandez ce que vous allez bien pouvoir voter, tant l'objet sur lequel on vous enjoint de vous prononcer semble à des années-lumière de vos intérêts et de vos connaissances. D'autres fois, on vous somme de choisir entre trois personnes qui vous déplaisent autant les unes que les autres, et vous rêvez d'élire le chien de votre concierge, mais comme cela n'est décidément pas possible, vous vous contentez de plébisciter son maître. Certes notre système a passablement de défauts, mais vous êtes-vous déjà posé la question de savoir comment cela se passe ailleurs ?

Petite étude de cas

Pour vous en donner une petite idée, nous allons prendre un exemple précis : c'est un pays ni très grand, ni très petit, pas très loin de chez nous (trois heures d'avion), mais juste trop au sud pour être encore sur notre continent. Ce pays a à sa tête un roi reçu depuis des décennies avec beaucoup de politesse, de flonflons et de fla-flas par tous ses confrères dirigeants. Les gens qui habitent son pays sont pauvres. Oh ! pas totalement très pauvres, la solidarité familiale aidant, une religion qui impose l'aumône aux plus démunis palliant cahin-caha l'absence de système social, quasi tout le monde peut mettre un morceau de pain dans son ventre et aucune ONG ne fait de collecte largement médiatisée pour leur envoyer du blé. Ce pays, bien sûr, a quelques richesses naturelles, qui semblent mystérieusement possédées par d'« autres » (étrangers ? hauts placés dans l'Etat ?, les gens de ce pays ne sauraient vous le dire). Malgré une démographie galopante, il a encore de vastes espaces vides, ainsi qu'un brillant soleil qui est censé appâter les touristes, mais qui malheureusement ne le fait pas suffisamment, et qui a surtout grillé les récoltes ces dernières années. Pour compléter, on pourrait rajouter quelques touches d'exotisme, mais à quoi bon, le décor est suffisamment planté.

La démocratie, disaient-ils

Passons maintenant à l'action : la révision de la Constitution. Grande et noble tâche, surtout lorsqu'il s'agit de donner des voix et un lieu de plus à un peuple pour qu'il puisse prendre activement part au destin de son pays. Au nom de la Démocratie, le souverain a décidé de doter son pays d'une chambre de plus, par amour pour lui, dit-il ; par nécessité de ne pas trop déplaire aux grands voisins du nord, disent certains autres. Tout a donc commencé par une déclaration officielle annonçant une année à l'avance les futurs changements. De réactions populaires, il n'y en eut guère, le peuple a l'habitude dans ces cas-là d'écouter d'une oreille distraite pour s'assurer qu'aucune mesure annoncée ne va encore aggraver sa situation et, une fois cette crainte apaisée, il retourne à ses soucis sans se poser trop de questions. L'opposition officielle a manifesté son désir de participer à l'élaboration du projet, mais cela n'a pas été jugé nécessaire dans les hautes sphères.

Comptons et recomptons

Les grandes manœuvres ont réellement commencé trois mois avant la journée officielle, lorsqu'il s'est agi de recenser toutes les personnes devant participer à la votation. Les fonctionnaires furent chargés de cette noble tâche et, une vaste campagne d'information aidant, on invita la population à faire acte de civisme et à venir s'inscrire sur les listes. Une partie obtempéra et s'exécuta sans problème, l'autre (qui pourrait en dire la proportion ?) opta pour la résistance passive : ignorant les spots télévisés, contournant les bureaux d'inscription, elle continua à vaquer à ses tâches sans accomplir l'acte que l'on attendait d'elle. A tel point que le souverain profita d'une célébration nationale pour rappeler d'une voix ferme à la jeunesse de son pays où était son devoir. Puis les menaces se mirent à circuler, menaces diffuses, jamais précises, de difficultés, problèmes ou représailles contre les mauvais citoyens. Mais cela ne suffisant toujours pas, les responsables de secteur se mirent en devoir de trouver une solution pour atteindre un quota honorable. Scrutant les listes d'un œil de lynx, ils ajoutèrent d'abord ceux qui, à leur connaissance, avaient « oublié » de venir s'inscrire. Comme le compte n'y était pas encore, ils ramenèrent à la vie quelques morts et, en dernier ressort, inventèrent quelques citoyens et citoyennes. Cet exercice de virtuosité terminé, un bureau se retrouva avec un taux d'inscription de… 100,03 % sans que personne ne semble vraiment s'insurger contre cette violence faite à la logique.

O citoyen, ô citoyenne, en votant *oui*, tu participeras à la concrétisation de la décentralisation et à la poursuite du processus économique et social

En votant *oui* à la révision de la Constitution, tu diras oui à une meilleure représentation des conseils locaux, des salariés et des chambres professionnelles

La deuxième partie des opérations, qui consistait à remettre leur carte de vote aux enfin inscrits, put commencer. Nous ne nous attarderons pas sur le cas des morts et des inexistants, leur carte a sans doute servi, mais pas au repos de leur âme venue ou à venir. Quant aux autres, la télévision se chargea une fois de plus de leur expliquer la procédure à suivre (obligation de retrait par la personne concernée, présentation d'une pièce d'identité…), mais les cartes se mirent à n'en faire qu'à leur tête et à circuler en tout lieu et à toute heure sans l'ombre d'un contrôle sérieux.

Ach, propagande !

C'est aussi durant cette période que commença la campagne d'information qui devait permettre à chacun de se faire une opinion sur les changements proposés. Il faut dire que l'on ne lésina pas sur les moyens : pour le grand culte du *nam* («oui», dans la langue officielle) fut consacré plus de 50 % du temps d'antenne de la chaîne nationale de télévision (seul moyen d'information pour une majorité de la population qui n'a ni les moyens de s'offrir la chaîne câblée ou celles amenées par les paraboles, ni d'autres canaux d'information, l'analphabétisme étant encore vastement répandu). Ces heures d'antenne furent réparties en trois catégories :

• Les débats, rassemblant sur un plateau de télévision une brochette de politiciens, notables ou professeurs d'université, accompagnés d'un présentateur chargé d'approuver énergiquement de la tête les discours lus sans la moindre grâce cathodique, ni conviction. Ils faisaient régulièrement exploser l'ennuimat. Aucune discussion, encore moins de contradiction, chacun était venu pour faire sans entrain ce qu'on attendait de lui, rien de plus.

• Les rassemblements populaires, meetings organisés par les partis officiels ou les autorités locales. Leurs retransmissions montraient des foules soigneusement cadrées, qui brandissaient des portraits du roi et des affiches portant le slogan officiel, simple mais efficace : *nam*. Là non plus, il ne fut pas question de débats devant les caméras.

• Enfin venait la partie culturelle : de somptueuses chansons, composées pour l'occasion à la gloire de l'événement et du souverain, chantées par des artistes soit très nécessiteux, soit très ambitieux, mais dans tous les cas aussi déprimés que déprimants, le tout monté en vidéo-clips truffés de métaphores aussi aériennes que des troupeaux de chameaux.

De quelques positions

Les partis politiques se sont évidement prononcés sur la question. Pour les plus proches du pouvoir ce fut simple, rapide et sans surprise : l'adhésion fut aussi totale que tonitruante. En s'éloignant du centre de gravité gouvernemental et en prenant sur la gauche, cela fut moins simple, moins rapide, mais néanmoins sans surprise : à une exception près, tous les partis « namèrent ». Certes, sans enthousiasme, en regrettant timidement de n'avoir jamais été consultés durant l'élaboration, en demandant tout aussi timidement des gages sur la transparence des futures nominations et enfin en arguant que leur « crédibilité » ne survivrait pas à une opposition systématique et adolescente. Leurs explications embarrassés donnaient envie de s'asseoir à côté d'eux sur un bord de trottoir et de pleurer longuement avec eux sur leur impuissance et surtout sur ceux des leurs qui ont payé de leur liberté, de leur santé morale ou physique, voire même de leur vie leur foi dans un monde où chacun aurait le droit de s'épanouir et de s'exprimer.

Le seul parti qui opposa un *la* (non dans la langue officielle) résolu et ferme à cet océan de *nam* fut en fait un demi-parti. Quelques dissidents qui tentèrent d'appeler au boycott quasiment sans aucun moyen, la télévision les ignorant, la presse la plus à gauche osant à peine les mentionner et leurs militants étant arrêtés lorsqu'ils distribuaient des tracts.

Jour de fête

Le grand jour finit par arriver. Tout avait été soigneusement préparé : chaque bureau de vote fut muni d'un ou d'une responsable (des fonctionnaires), flanqué d'un second sous la forme d'un notable religieux local, censé sans doute apporter une caution divine à l'opération. A ces deux s'ajoutaient un nombre variable de grandes et de petites mains chargées du bon déroulement des opérations. Les urnes avaient été dépoussiérées ou fabriquées, les enveloppes et bulletins disposés et les isoloirs, dans le meilleur des cas, bricolés. La télévision, toujours fidèle au poste, retransmit ce jour-là de belles images, où l'on voyait le roi, sa famille, ses amis, les dirigeants politiques et autres célébrités voter dans les règles de l'art. Les cartes étaient soigneusement vérifiées, l'enveloppe et les trois bulletins indispensables dûment remis, l'importante décision prise dans l'isoloir fermé et enfin l'enveloppe lâchée gravement dans une urne accueillante. A première vue, tout se passait bien, mais loin des caméras se déroulait malheureusement un autre type d'exercice. Dans un petit bureau d'une région rurale, muni officiellement de 380 électeurs inscrits (la proportion de citoyens imaginaires ou décédés ne nous est, hélas, pas connue), 313 se présentèrent pour accomplir leur devoir civique. Sans joie ni fierté et même pour certains la peur au ventre lorsqu'ils avaient égaré leur précieuse carte de vote. Ceux-là, terrorisés par les rumeurs menaçantes qui continuaient à circuler, venaient pour supplier les responsables de les noter comme ayant voté (en précisant même quoi : *nam*, pour être plus sûr) sur les listes officielles. Pour ceux qui n'avaient pas égaré le bout de carton, la situation n'en restait pas moins interloquante. En effet, pour des personnes peu habituées à exprimer leurs suffrages, comment interpréter les ordres, contre-ordres et disputes continuels entre fonctionnaires, une partie d'entre eux, certes minoritaire mais néanmoins existante, tentant de suivre les procédures en leur remettant les trois bulletins et en les dirigeant vers les isoloirs ; l'autre, supérieure numériquement et hiérarchiquement, leur intimant l'ordre de mettre le bulletin « oui » d'abord dans l'enveloppe, puis dans l'urne sous les yeux de tous et sans discuter.

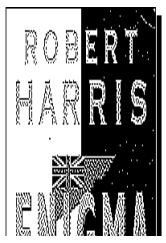
Comment s'étonner que, malgré les efforts de la minorité courageuse et intègre, l'urne accouche de 296 « oui », 3 bulletins nuls et 14 pathétiques et valeureux « non ». Si l'on réfléchit aux conditions dans lesquelles ces gens se sont exprimés, on peut même s'ébahir que 4,51 % d'entre eux aient osé affirmer leur désaccord. C'est sans doute cet ébahissement, partagé par les vrais décideurs, hiérarchiquement et numériquement supérieurs rappelons-le, qui les poussa à améliorer les résultats du bureau. Leur honneur était en jeu et des mois d'efforts ne pouvaient rester sans résultat. Officiellement le bureau se retrouva donc avec 283 votants et… 283 « oui ». Un magnifique 100 % qui arrivait juste à temps pour faire oublier leur zèle de néophytes qui avait amené leur nombre d'inscrits à 100,03 %.

A l'échelle du pays, la victoire fut légèrement moins triomphante. Avec un taux de participation de 82,95 %, 10'160'000 individus affirmèrent leur soif démocratique, formant ainsi un imposant 99,56 %, face à 45'324 irréductibles mauvaises têtes s'opposant au progrès. Des irrégularités, il y en eut évidemment bien d'autres. Que pensa ce citoyen qui, ayant parcouru 80 kilomètres pour voter dans son village d'origine, arriva à 11h00 du matin pour s'entendre dire que le bureau était fermé depuis une heure, toutes les voix ayant été exprimées, la sienne comprise d'ailleurs.

En guise de conclusion

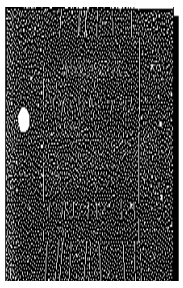
Un livre entier ne pourrait pas raconter toutes les insultes à la raison qui se déroulèrent ce jour-là. Mais même si un fou se décidait à l'écrire, en supposant témérairement qu'il puisse être édité et distribué, personne ne le lirait. Les habitants de ce pays, qui n'ont aucune illusion sur leurs dirigeants, n'éprouvent aucun désir de connaître les détails de leurs procédés scandaleux. Tout ce qu'ils savent, c'est qu'ils continueront encore longtemps à vivre dans un pays où les femmes sont quasiment absentes de l'espace public (les hommes ayant décidé que dieu le voulait ainsi), où la corruption et l'arbitraire sont systématiques, le chômage des jeunes aussi chronique que pathétique et la vie un perpétuel combat. Leur seul et unique espoir d'améliorer leur situation serait de quitter leur pays pour immigrer chez nous, gras et prospères démocrates. Qui pourrait les blâmer de chercher à fuir ce rafiot pourri ? Les rarissimes qui y parviendront, se retrouveront peut-être un jour, les années ayant passé et l'intégration s'étant faite, en train de glisser dans une de nos urnes un bulletin disant ce qu'ils pensent de la privatisation des feux rouges. Si c'est d'une main tremblante qu'ils accomplissent ce geste, ne vous étonnez pas.

M. Q.



Robert Harris
Enigma
Arrow Books, 1995, 390 p., £ 5.99

La machine Enigma apparut dans les années vingt. C'était une invention civile allemande, destinée à chiffrer des correspondances commerciales. D'une redoutable efficacité, elle rendait tout message incompréhensible à celui qui ne possédait pas la machine et la combinaison d'encryptage choisie. La *Wehrmacht*, la *Luftwaffe* et la *Kriegsmarine* ne tardèrent pas à en équiper leurs unités.
Le roman de Harris raconte l'épopée des décrypteurs anglais réunis à Bletchley Park qui réussirent, avec des moyens de fortune, à briser le codage allemand, celui des sous-marins notamment, et à contribuer ainsi grandement à la victoire de la bataille de l'Atlantique. Il nous montre une bande de matheux rachitiques, d'exilés antinazis et de jeunes-filles-anglaises recrutées dans des concours de mots croisés s'épuisant dans la lutte contre la race des surhommes. L'auteur n'évite pas une certaine gloriole britannique, qui présente l'épisode comme un âge farouche et génial, avant l'irruption dans ce *big game* des Américains avec leur Electronic Numerical Integrator And Computer (été 1943, mais rendu public en février 1946 seulement), première calculatrice électronique, qui résolut bien des problèmes. Que les utilisateurs d'ordinateurs portables ferment un instant leur couvercle, se prennent la tête à deux mains et bénissent le silicium : ENIAC pesait 30 tonnes.
Efficacement rédigé, sans fioritures inutiles, resserré sur quelques journées décisives, rythmé par des scènes prêtes pour le découpage cinématographique, avec une femme mystérieuse et des personnages typés, *Enigma* est un bon livre de guerre et d'espionnage. On peut le lire aussi comme un festival de cynisme politique où Churchill dispute la palme à Staline. Mais Robert Harris est loin d'égaler son précédent roman, ce chef-d'œuvre absolu que fut *Fatherland* (première version française sous le titre *Le sous-marin noir*). Quoi ? vous ne l'avez pas lu ? Sortez ! *(C. S.)*



Warren Adler
Voyance
Rivages/Suspense, 1996, 304 p., Frs 38.80

Une famille tout ce qu'il y a de convenu s'installe en Californie, à la recherche d'un meilleur standing. Jack est un agent de change qui aspire à se mettre à son compte ; Virginia, après avoir travaillé dans la pub, souhaite pouvoir se consacrer à la peinture ; leurs jumelles sont délicieuses et sportives. Les quatre adorent leur chien, dont la fugue les préoccupe autant que les dettes contractées pour l'achat de leur demeure. Heureusement, Madeline veille. Cette femme si douce, que Virginia a connue à l'institut de beauté, se présente comme voyante. De fait, sous certaines conditions, ses prédictions se réalisent, à commencer par le retour du chien. La famille est sous le charme. Mais qui est Madeline ? Il faudra du temps aux quatre éblouis pour s'intéresser moins à eux et plus à elle. L'auteur de la *Guerre des Rose* a trouvé un filon : les ambitions de la « middle class » américaine convoquent le suspense. *(G. M.)*

(Annonce)

«Un pur moment de rock'n roll»
Le Dilettante, 1992
«Les clefs du bonheur»
Le Dilettante, 1993
«Cantique de la racaille»
Flammarion, 1994
«Vol de sucettes»
Le Dilettante, 1995
«Recel de bâtons»
Le Dilettante, 1995
«Portrait des hommes qui se branlent»
Le Dernier Terrain vague, 1995
«La vie moderne»
Le Dilettante, 1996
«Wandy : biographie d'une sainte»
Flammarion, 1996

Vincent Ravalec
écrivain et réalisateur
de courts métrages

jeudi 23 janvier
de 16h00 à 18h00
à la librairie Basta !
à 18h45 et à 21h00
au cinéma du Bourg,
pour présenter certains de ses films dont le fameux «Portrait des hommes qui se branlent», ainsi qu'une sélection personnelle des courts métrages qui l'ont le plus marqué

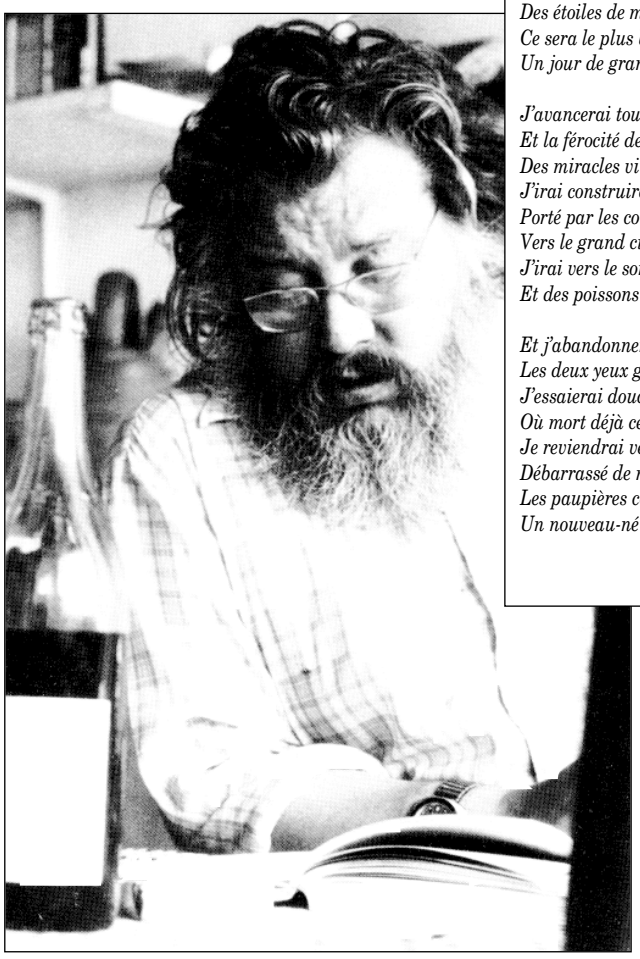
Quand la Butte se fait Mont Parnasse

Un silène apollinien

QUOI de commun, *a priori*, entre la sémillante Zizi Jeanmaire, le susurrant Jean Sablon, le désopilant Henri Salvador, le grasseyant Michel Simon, les sautillants (faux) Frères Jacques ? Quoi, sinon qu'ils ont interprété le même parolier méconnu : Bernard Dimey, mort en 1981 à l'âge de 50 ans. Mais peut-être que *Mon truc en plumes*, *Syracuse*, *Mémère*, ou *Frédo*, ça vous titille davantage les circuits mémoriels…

Par contre, je crois bien que de son vivant Bernard Dimey, arpenteur de la rue Lepic et pilier du Lux-Bar, fut le seul à enregistrer, de sa voix inimitable voilée de tout le rouquin et le petit gris consommés, ses poèmes à dire, souvent accompagné par les improvisations musicales d'amis talentueux (parmi lesquels Jean Wiener, Francis Lai, Marcel Azzola). La discographie en était disponible, les textes demeuraient introuvables. J'avais renoncé presque à me les procurer quand une retrouvaille inopinée me permit de découvrir qu'existe en trois élégants volumes brochés une anthologie Dimey, soigneusement établie par un ami et celle qui fut longtemps la compagne du poète.

Déjà le songe se termine
Mais il ne faut rien regretter
Car si mes châteaux sont en ruine
Ils ne l'ont pas toujours été.



L'homme et la mer

Un jour au fond des mers je prendrai mes vacances.
J'aurai l'âge qu'il faut ou peut-être un peu moins.
Tout seul dans les jardins de l'éternel silence,
J'irai très lentement comme ceux qui vont loin,
Tranquille, à pas comptés, marchant sur des éponges,
Des étoiles de mer sur ma barbe et mon front.
Ce sera le plus beau, le dernier de mes songes,
Un jour de grand soleil par cent mètres de fond.

J'avancerai tout seul parmi les anémones
Et la férocité des jardins à l'envers,
Des miracles vivants qui n'épargnent personne.
J'irai construire enfin ma maison sous la mer.
Porté par les courants vers la mer des Sargasses,
Vers le grand cimetière où dorment les bateaux,
J'irai vers le sommeil des grandes marées basses
Et des poissons d'or fin glisseront sur ma peau.

Et j'abandonnerai mon corps à la dérive,
Les deux yeux grands ouverts autant que je pourrai,
J'essaierai doucement de gagner l'autre rive
Où mort déjà cent fois je recommencerai…
Je reviendrai vers vous sur les courants contraires,
Débarrassé de moi, limpide et transparent,
Les paupières collées et l'âme enfin légère,
Un nouveau-né parfait, qui n'a pas de parents.

Bernard Dimey

« J'ai de l'hippopotame à peu près la rondeur,
Mais je ne vais dans l'eau que par inadvertance. »

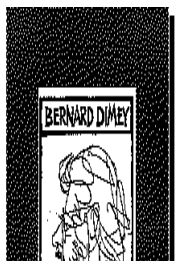
Le bestiaire de notre temps

A première écoute ou lecture, on incline à accoler le nom de Dimey à ceux d'autres poètes de la rue (Bruant, Rictus…), auxquels l'apparentent spontanément la même gouaille populaire, la même verve inventive et la fréquence prévisible de certains thèmes convenus, bien qu'il les renouvelle avec une touche toute personnelle. Ainsi la brutalité et, quelquefois, certaine charité du pavé, la mistoufle, les tapins « au valseur agressif » et leurs marles, les bouchons où « se dégraisser les chailles », le rouquin qui enjolive la dèche d'un quotidien suyeux, les poulets ou les perdreaux (les mêmes que ci-devant, l'uniforme en moins) qui vous tarabustent. Naturellement aussi l'antimilitarisme (*Abandonnez à la patrie Le quart de votre individu Et ça changera votre vie…*) et l'anticléricalisme (*Si Monseigneur l'évêque voulait bien racheter Le bordel clandestin de la rue Saint-Antoine*) qui nous vaut notamment une *Crucifixion* et un *C'est Noël* pleins d'une ferveur jovialement blasphématoire de la part de cet homme démesuré qui fut –eh oui !– tenté par le séminaire…

C'est là, chez Bernard Dimey, la veine exotérique. Reste l'ésotérique, par laquelle il me semble surpasser ses devanciers : ce ton unique de lamentation entêtée et confidentielle, drolatique et désabusée, qu'il emploie pour évoquer la maladie (*Je conserve en mon sang des microbes étranges*), l'usure des corps et des cœurs, la déchirante mélancolie du temps qui passe, des amours qui se putréfient, des quartiers et des gens à jamais disparus, engloutis par la voracité de la camarde et des promoteurs du remodelage urbanistique et social. On songe à Verlaine ou Apollinaire, plus encore à François Villon, barde aussi d'une époque crépusculaire avec qui Bernard Dimey partage cette âpre façon de parler à la première personne et un sens aigu non seulement de la fragilité de toute destinée individuelle mais de celle de l'espèce, quand ce n'est pas la geste entière du vivant qui se trouve menacée par l'apocalypse à visage humain. Son Bateau Ivre à lui, le superbe *Bestiaire de Paris*, est de bout en bout traversé par le sentiment de l'urgence. Et si après cela vous éprouvez le besoin de rebondir, abandonnez-vous au sourire éclatant des « enfants de Louxor », autre texte poignant dont voici un extrait : *Les enfants de Louxor ont quatre millénaires, Ils dansent sur les murs et toujours de profil, Mais savent sans effort se dégager des pierres A l'heure où le soleil se couche sur le Nil*.

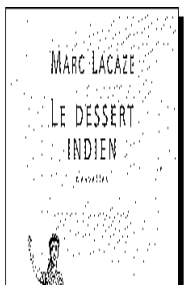
Lisez Dimey.

J.-J. M.



Bernard Dimey
Sable et cendre
Le milieu de la nuit
Je ne dirai pas tout
Christian Pirot (diffusion Zoé), 1992, chaque volume Frs 28.60

Lèche-bottes



Marc Lacaze
Le dessert indien
Seuil, 1966,
219 p., Frs 32.70

Voilà, cela me gêne, mais j'avoue que j'ai bien aimé ce bouquin bien qu'il incarne ce que nous pourfendons habituellement. Ecrit par un ex-grand patron de la Presse Locale Vaudoise (PLV) dont le prestige est si grand qu'il peut même se faire éditer hors canton, il fut accueilli par des critiques dithyrambiques de la PLV, dans lesquelles les journalistes préposés firent de grands efforts afin de faire comprendre au public(1) qui était en fait le personnage se cachant sous ce pseudonyme. L'ouvrage traînait dans son sillage les casseroles nécessaires pour mériter d'être vilipendé ici même. Mais le contenu a trahi le bas niveau de la production romande de ces derniers temps : il est bien meilleur que ce qu'il aurait pu être. Les textes romands qui m'étaient tombés récemment sous la main s'illustraient plutôt par leur ton mesquin et grincheux. Coincés dans un imaginaire de zones résidentielles et de PPE, ils se caractérisaient par un manque notoire de souffle et d'envergure, bien loin de la saveur qu'un Nicolas Meienberg savait donner à ce genre d'ambiances (2).
Marc Lacaze ne prétend rien. Dans ses textes classieux et distingués, il pratique l'humour grinçant et l'autodérision. Il s'amuse en racontant des histoires légères, épicées, digestes et juste assez amères pour surprendre. Puis, il aime les femmes, on le sent. Avec recul pour certaines «*La comtesse Dorane de la Palombière avait la peau blanche et la chevelure blonde ; il émanait d'elle cette sorte de flou qui fait le charme des opalines. La blancheur et la blondeur de Dorane se confondaient avec les tapisseries beiges du salon et, par mégarde, le comte se heurtait à elle parfois en s'exclamant : "Ah ! vous étiez là ?"*», mais il les aime. Qualité suffisamment rare et appréciable chez les hommes en général et chez les auteurs romands en particulier pour que l'on y consacre quelques heures de lecture. (W.X.X.)

(1) Et pour montrer à leur éditeur qu'ils étaient au parfum et qu'ils assuraient sans faiblir.
(2) Relire à l'occasion *Reportages en Suisse*, éditions Zoé.

...E' poi mori!

DU témoignage à son interprétation, il y a un (grand) pas. Comment mettre en situation, comprendre dans un système explicatif global, ces lignes, cette anecdote, ces chiffres? L'*eurêka* ne vient pas vite, pour le chercheur en sciences humaines qui se soucie d'empirie. Il faut confronter, chercher, soupeser, s'interroger, avant de trouver la clé. Mais parfois, une lecture vient à point pour éclairer définitivement la situation «brute».

Naples 44 se présente comme une grande anecdote: un officier britannique des services de renseignements est détaché auprès des troupes d'occupation zétazuniennes qui conquièrent, péniblement, l'Italie, à partir de 1943. Débarqué à Paestum, il est finalement cantonné à Naples, où il passe une année.

Sa fonction lui donne une vue imprenable sur la manière dont Naples subit l'occupation et finit par rouler les Alliés avec les mêmes subtilités qui lui ont permis de rouler les Allemands. Au rythme des dénonciations, des enquêtes, des contacts avec des informateurs plus ou moins fiables, le fouillis, la morbide tragi-comédie napolitaine se déroulent devant le lecteur ébahi. Et la dignité des occupés frappe: on crève la faim, mais, pour rien au monde, on ne le dirait. Les aristocrates, les *ingenieri*, les *avvocati*, les *dottori*, n'ont aucune ressource, sinon de maigres trafics, mais rien ne les engagerait à travailler de leurs mains. La réussite sociale doit se marquer par un «travail», non productif: les Napolitains ont fait leur l'objectif de Cicéron vieillissant: *cum dignitate otium*. Ça ne nourrit pas son homme en temps de paix, alors en temps de guerre... L'inventivité est pourtant partout et sa réalisation la plus belle est sans doute ce *dottore* qui, riche d'un seul costume noir, joue, contre rétribution, le *zio di Roma*, permettant ainsi aux familles des défunts de faire *una bella figura*, face à leurs invités: distant, sourcilleux, le *zio* a réussi pour tous les autres...

On s'épuiserait à détailler le récit de Lewis, on a déjà de la peine à choisir quelle aventure, quel délire raconter, de l'immense souk sexuel aux tristes parties de chasse aux passereaux migrateurs, en passant par la lutte contre la mafia, avec l'aide de la mafia.

Ce récit se suffit à lui-même, on rit, on pleure, on secoue la tête incrédule. Mais comment interpréter cette source, donner une explication intellectuellement satisfaisante à ces débordements? Il faut alors ouvrir le très bel ouvrage de Dominique Fernandez et de Ferrante Ferranti, lire ses premiers chapitres, son introduction, pour comprendre: les Napolitains ne se contentent pas d'habiter une ville baroque, ils *sont* baroques, dans leur rapport ébouriffé à la vie et à la mort. Une exploration de l'Europe baroque, de la belle plume d'un redresseur de torts esthétiques (1), fait ainsi relire de manière affûtée des mémoires de guerre, peu banals certes, mais relevant (en Grande-Bretagne) d'un genre classique.

J. C. B.

(1) Il m'a fallu surmonter beaucoup de réticences pour regarder d'un œil neuf le plafond de Saint-Nicolas de la Malà Strana, et l'admettre dans ma galerie personnelle de chefs-d'œuvre. Fernandez n'est pas pour rien dans cette évolution.

Norman Lewis
Naples 44
Phébus, 1996,
240 p. Frs. 38.40

Dominique Fernandez
La perle et le croissant.*Photographies de Ferrante Ferranti*
Terre Humaine, 1995, 614 p., Frs. 50. 20

Du nouveau sur le Divan

ENFIN, il est là le *DSM* nouveau, il porte le numéro *IV*.

Depuis longtemps déjà les éditeurs nous l'avaient promis. Nous, «psy», l'attendions avec impatience car nous savions qu'il serait plus complet que le *DSM-IIIR*, et que le *DSM III*, eux-mêmes plus complets que leurs prédécesseurs.

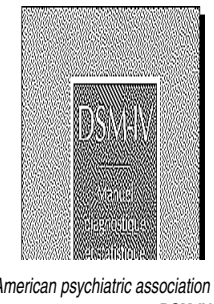
Le *DSM-IV*, quatrième édition du *Manuel Diagnostique et Statistique des Troubles Mentaux*, paru aux USA en 1995 est disponible depuis cet automne dans sa version française. Il est la principale expression de la tâche titanesque à laquelle se sont attelés les psychiatres et psychologues américains, établir une nosographie complète des troubles psychiatriques. Au fil des révisions successives, les descriptions sont devenues de plus en plus précises et fouillées. Par exemple, en ce qui concerne les «Troubles de l'humeur», ils sont désormais traités en 85 pages alors que 24 semblaient suffire dans l'édition précédente.

La question que l'on peut dès lors se poser est la suivante: à qui et surtout à quoi vont servir des diagnostics si pointus? Selon les auteurs, à favoriser la tenue d'une statistique des troubles et à fournir un langage commun aux chercheurs et aux cliniciens. Cependant, est-il vraiment bénéfique pour le clinicien de travailler avec des descriptions si détaillées, ne risque-t-il pas alors de réduire le patient à une somme de symptômes certes forts précis mais qui escamotent l'être souffrant et unique. Un peu comme quand on transforme un steak en hamburger; la masse et la composition restent les mêmes, cela devient plus facile à mâcher si l'on a des problèmes de dentition, cependant la saveur et la consistance ont changé. Et comment savoir si c'était une viande persillée, ou une viande de maigre avec du gras autour? Malin qui pourrait encore le dire.

Amok, Bilis et autres Ataque de nervios

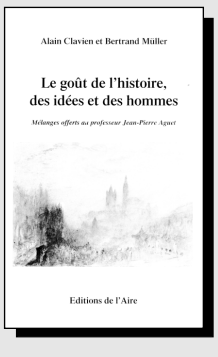
Mais aussi: afin de garantir le sérieux de la démarche, les chercheurs ont dû, bien évidemment, supprimer de leur classification toute allusion à la symptomatique populaire, pas de crises d'hystérie ni de coups de blues. Puis, à la fin de l'ouvrage, prudents empiristes, ils proposent en annexe une *Esquisse d'une formulation en fonction de la culture et Glossaire des syndromes propres à une culture donnée*. On peut y apprendre ce que sont l'*Amok*, le *Bilis ou Colera* et aussi ce qu'est une *«Ataque de nervios. Idiotisme de souffrance principalement décrit parmi les Latinos des Caraïbes, mais identifié parmi de nombreux groupes de Latino-américains et de Latino-méditerranéens.»* Et hop, voici réapparaître la bonne vieille crise de nerfs, qui évacuée par la psychopathologie officielle, se voit ainsi réhabilitée par le biais d'un regard ethnopsychiatrique. Question: le fait même que le langage populaire leur a donné un nom n'indique-t-il pas l'importance de ce genre de troubles et des représentations sociales et humaines qui leur sont attachées? Si oui, il devient clair que les symptômes décrits dans l'ouvrage, en devenant spécifiques, se détachent de la réalité vécue des êtres qui en souffrent. Le diagnostic ne peut plus être compris par le patient et ainsi contribuer à la qualité de la relation thérapeutique. A l'instar du baragouin médicalisant parlé par Sganarelle dans *Le Médecin malgré lui*, ce langage codé sert donc aussi à montrer qui est l'expert et peut-être surtout à marquer clairement la limite fragile qui sépare le «psy» de ses patients.

A.B.B.

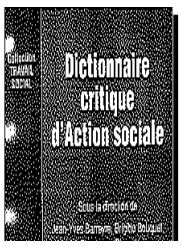


American psychiatric association
DSM-IV
Trad de l'anglais par J.-D. Guelfi et al.,
Masson, Paris, 1996, 1056 p., Frs 209.–

(Publicité)

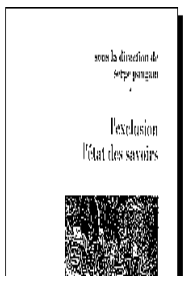


Le goût de l'histoire des idées et des hommes
Mélanges offerts au professeur Jean-Pierre Aguet
Réunis et publiés par Alain Clavien et Bertrand Müller
L'Aire, 1996, 459 p., Frs 48.–



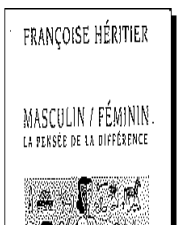
Jean-Yves Barreyre [dir.]
Dictionnaire critique d'action sociale
Bayard, 1995, 436 p., Frs 56.90

De *Abandon* à *Zone*, en passant par *Burn out, Contrôle social, Déchéance, Exil, Insertion, Mutualité, Nation, Ordre social, Proximité* et j'en passe, le dictionnaire de celui ou celle qui veut se plonger dans la misère humaine et ses docteurs. 220 articles conçus de manière systématique, commençant (presque) toujours par une définition de type étymologique. Ça peut servir, sans aucun doute. Mais si on trouve bien le dictionnaire, on se demande parfois où est la critique. *(J.-P. T.)*



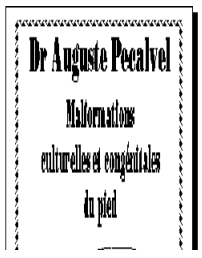
Serge Paugam [dir.]
L'exclusion, l'état des savoirs
La Découverte, 1996, 583 p., Frs 47.50

L'exclusion: une notion inventée en 1974 par René Lenoir dans un livre –*Les exclus, un Français sur dix*, Seuil– qui avait fait beaucoup de bruit. Aujourd'hui, la notion a été travaillée, critiquée, nuancée, et il est grand temps de faire le point. 47 auteurs différents s'y attellent, et non des moindres... Robert Castel, Dominique Schnapper, Olivier Galland, Giovanna Procacci, Jacques Donzelot ou François Dubet, par exemple. Evidemment, il y a du [très] bon et du [nettement] moins bon... Mais c'est sans doute un livre de référence, qui pèse lourd et occupera une place remarquée dans votre bibliothèque. *(J.-P. T.)*



Françoise Héritier
Masculin/Féminin
La pensée de la différence
Odile Jacob, 1996, 332 p., Frs 41,70

Un des privilèges de chaque rédacteur de *La Distinction* est de pouvoir parfois obtenir des livres en service de presse (SP). Seule contrainte liée à ce droit, faire un compte rendu d'au moins 10 lignes sur ledit livre.
Mais quelle mouche me piqua donc le jour où je demandai par l'intermédiaire du SP le livre de Françoise Héritier, *Masculin/Féminin, la pensée de la différence*? Il est vrai, j'en avais lu une critique fort intéressante dans le *Monde des Livres*, et puis cela donne toujours une certaine aura distinguée que de parler d'un vrai livre, intelligent, écrit de plus par une femme Professeure au Collège de France, et sur un sujet toujours d'actualité. Vanité des vanités, maudit soit ce jour. Depuis que j'ai commencé à lire ce texte, je n'ai pas encore trouvé le passage intéressant à partir duquel la journaliste du *Monde* a écrit son article. J'ai bêtement calé à la page 39 et pour me remettre, j'ai dû dévorer un roman japonais complètement déjanté.
Mais je m'étale, je m'éloigne de mon propos, et voilà que l'air de rien j'ai écrit les 10 lignes dues... Si j'arrive plus loin dans ce livre et si ça en vaut la peine, je ferai quelques lignes de plus, promis. *(U.V.V.)*



Auguste Pecalvel
Malformations culturelles et congénitales du pied
Gravures de Joseph Padegreau
Slatkine Reprints, 1996, 203 p., Frs 149.–

Ma participation à ce distingué bimestriel me conduit à des recherches minutieuses. J'épluche le catalogue des éditeurs, je feuillette nombre d'ouvrages. Parmi ceux-ci l'un a retenu mon attention jusqu'à l'obsession, et j'en témoigne pour exorciser la fascination et la répulsion qu'il a provoquées en moi.
L'insigne médecin suisse Auguste Pecalvel avait, en 1874, fait paraître un ouvrage richement illustré de planches anatomiques: *Malformations culturelles et congénitales du pied* (on notera au passage que le qualificatif culturel est ici prémonitoire et qu'il est utilisé dans un sens que la langue française ne connaissait encore que peu; sans doute les relations du docteur Pecalvel avec des correspondants allemands sont-elles pour quelque chose dans ce quasi-néologisme qui aujourd'hui ne nous frappe plus).
Les éditions Slatkine font reparaître en fac-similé ce volume depuis longtemps épuisé. Le lecteur avide d'émotions fortes et d'images affreuses y trouvera tout ce qui est nécessaire pour peupler ses nuits de cauchemars, d'hallucinations, pour alimenter ses méditations sur la malice des gènes et sur celle des hommes. Le texte y présente d'innombrables infirmités avec un luxe de détails qui semble bien confiner à la complaisance; on reconnaît, appliquée au domaine de l'orthopédie (?), cette frénésie classificatrice que Foucault repérait parmi les analystes de la maladie mentale au siècle passé. Et puis des gravures atroces et splendides, proposées par un graveur inconnu qui au fond ne méritait pas de l'être (quant à moi du moins, ce nom, Joseph Padegreau, ne me disait rien), artiste aussi voyeur mais plus minutieux que Degas, viennent orner –si l'on peut dire– le texte. Les pieds-bots les plus massifs et les plus recroquevillés y côtoient les moignons déformés des Chinoises. C'est du Piranese physiologique.
Effrayant! Et le moins épouvantable n'est pas qu'un éditeur propose un tel ouvrage comme s'il s'agissait d'un livre d'art et d'un cadeau pour les fêtes. Mais il se trouvera bien quelques allumés de l'anatomie pathologique pour se complaire à la contemplation de ces planches. *(T. D.)*

Minna Bona

1983 : Journal d'Afghanistan

(suite)

En 1983, pour Médecins sans Frontières, Minna Bona travaille six mois dans une vallée afghane. Chaque jour, ou presque, elle note dans un carnet à couverture cartonnée gris-bleu ce qu'elle voit et ce qu'elle vit : son *Journal d'Afghanistan*, que nous publions avec les commentaires nécessaires à sa compréhension, mais sans grandes retouches...

---

15. 7.

Départ vers huit heures. Je vais mal, à nouveau vomi. On est furieux contre le frère de Bassir : sans rien nous demander, il a pris notre cheval pour transporter des trucs. Donc nous partons sans cheval. Je monte un âne bien gras, j'ai des étourdissements et des nausées, je suis verte.

Descente à pied vertigineuse jusqu'à un superbe moulin, puis remontée tout aussi rapide. Arrivée chez Karim, où on nous offre un petit déj copieux, auquel je ne peux malheureusement pas toucher. On repart ensuite à la montée et on arrive dans le village au pays de *gilass* (cerises bigarreaux), superbes et délicieuses. On s'empiffre. On repart : terrible montée dans les cailloux, quelques amandiers superbes, couverts de fruits. J'ai de terribles coliques, mais je ne peux absolument pas péter, de peur que tout parte dans mes pantalons, comme cette nuit. Mon ventre est tendu et douloureux et dès que l'âne court un peu, c'est le supplice. On arrive enfin au sommet et on redescend sur une vallée, très verte, avec des villages qui surplombent la rivière. On passe près de l'un d'eux et un homme nous crie de l'attendre. Il y a une femme avec lui, qui trottine et il la prend sur son dos pour aller plus vite. Ils arrivent vers nous et veulent tout simplement que l'on examine la femme qui a des problèmes d'yeux. Je vous jure !

Mohammed Feda nous rejoint, l'air sombre. Il nous demande pourquoi nous ne sommes pas venus chez lui. Il avait préparé tout un festin : des œufs, des perdrix, du riz, de la viande et des fruits, et toute sa famille était là à nous attendre. Seulement, voilà, probablement par jalousie, le Morbak (Abdullah) et Karim n'ont rien voulu nous dire. (Ils savaient pertinemment que Feda nous attendait). Evidemment, Feda est très vexé. Je m'engueule une fois de plus avec le Morbak, mais la gaffe est faite. Emporté dans son énervement, Feda dit qu'il ne viendra pas travailler à l'hôpital, que Bassir Khan ne lui a rien dit et que probablement, il devra aller ailleurs. Enfin, il réagit comme un enfant déçu et on le comprend. Ces cons qui ne nous ont rien dit… c'est assez décevant, une fois de plus.

Tant pis ! On poursuit notre route et on s'arrête dans le village du mollah responsable de la vallée, qui est absent. On est quand même reçus par le commandant de la région, un jeune type très antipathique qui ne nous serre pas la main (aux filles). On boit un thé dans une pièce, près d'une jolie terrasse, quand apparaît, à quatre pattes, une laisse au cou… l'idiot du village. Il a la paume des mains et le dessus des pieds couverts de corne noire, épaisse de presque un centimètre. Il marche sur le dessus de ses orteils, qui sont complètement tordus et crispés. Il pousse de grands cris, s'arrête près de nous, se dresse sur les genoux et rit d'un rire forcé de fou. Ce village semble encore plus mort que tous les autres. Aucun bruit, pas d'enfants, les femmes d'habitude si curieuses sont invisibles.

On continue et on arrive à un croisement où trois chevaux nous attendent. Les autres les montent, je continue, comme le parent pauvre, sur mon âne… On sent que l'on va arriver, on prend une vallée perpendiculaire à Palang Dara et on recommence à monter. Fleurs magnifiques sur les bords du chemin, la rivière coule sur des galets ronds et polis.

On arrive enfin à Shel-i-Khurd, il est sept heures et demie du soir et il fait nuit. Ismael Khan nous attend. On nous emmène dans une jolie maison au-dessus de la rivière. Une grande pièce avec une belle et grande fenêtre. Une petite armoire murale. C'est simple et chouette. Des tapis colorés en feutre avec de jolis motifs géométriques, oranges, violet-brun, jaunes et blancs.

On essaie de manger un riz au lait, moi, je ne peux boire que du thé. Ensuite, j'essaie d'aller aux WC. Pendant un quart d'heure, je me vide de pets puants et extrêmement longs… jamais entendu ça. Peut-être que je m'étends un peu sur ce sujet, mais cela me bouffe tellement mon énergie que ça me trotte dans la tête. C'est malsain, vivement que je me retape. Ça fait maintenant deux mois et demi que je suis détraquée.

16. 7.

Six heures et demie : lever. Thé, puis, enfin ! visite de l'hôpital (*shafakhana*). Une terrasse ombragée, peu de dégagement, une haie juste devant ; deux pièces, avec trois tables et une chaise. C'est bien, un peu petit pour y bosser à quatre, mais, *Inch Allah*, c'est provisoire.

On trie les instruments et les médicaments qui sont restés ici. Tout est bien protégé dans des cartons ; ça a été très bien soigné. Chapeau Ismael Khan, le *moaleni* (instituteur) devenu infirmier. On fait le ménage, désinfecte, balaie, mouille, lave les carreaux.

Avec Philippe, on sort notre matériel de ses cartons. Il y a heureusement peu de casse. A onze heures, on nous sert, sur notre demande, un thé, puis plus rien. On crève la dalle, mais quand on demande au Morbak si on pourrait avoir autre chose, il nous répond que le village est très pauvre et que l'on ne peut presque rien trouver à manger. Il nous dit même, cet imbécile, que les gens ici ne se nourrissent que de thé ! Heureusement, ce matin, il a dormi et nous a foutu la paix.

On lui demande si on ne pourrait pas ACHETER quelques réserves, du riz, des œufs, etc. Il faut amener le riz de Faisabad et ce n'est pas sûr de trouver des œufs. Ça va être vraiment dur si on doit se nourrir de thé et de pain pendant trois mois.

[Faisabad était à environ deux jours de marche, occupée par les Soviétiques. Seuls les vieillards pouvaient y aller. Impossible pour des femmes d'y aller seules, trop risqué également pour les jeunes gens et les hommes.]

On revient à la chambre, on arrange nos affaires, on compte le fric et on fait une liste d'achats pour Faisabad. Karim retourne dans son village, il donnera la liste à Bassir, qui enverra des vieux à la ville pour nos courses. Je me demande si on en verra la couleur avant notre départ.

Je ne sais pas si je l'ai déjà dit, mais ça me revient en tête maintenant, mes chaussures de marche ont disparu, comme celles de Pauk. Il en avait pourtant deux paires. Le cuir de mes baskets a séché et est tout craquelé. Il faudra absolument que je trouve des bottes d'ici pour rentrer. Des affaires de Philippe et de Marjolaine ont aussi disparu, dans les poches extérieures de leurs sacs. C'est quand même un peu gros. C'est comme avec les patous, ils se servent et ne remettent pas les choses en place.

[Mes chaussures de marche étaient trop neuves et trop lourdes, désagréables à porter au début du voyage. Elles étaient attachées à la charge de notre cheval et ont disparu lors d'une halte dans un village.]

Ce soir, on a droit à une perdrix, grande comme deux tiers de page de ce bouquin *[15 centimètres sur 10]*, pour huit personnes. Le festin, quoi ! L'indigestion à coup sûr ! Tout ça avec un bouillon gras, innommable, du pain et basta. Et dire que tout le monde nous disait : « Vous verrez, à Yaftal, vous trouverez absolument tout ce que vous voulez comme nourriture », et suivaient des listes impressionnantes de fruits, légumes et autres délices. Peut-être nous sommes-nous trompés de village ?

Ce soir, enfin et pour la première fois depuis le début de la marche, nous écoutons à nouveau de la musique. D'abord Môrice Bénin, puis Vivaldi, ah non, Tchaïkowski, on vient de disserter pendant une demi-heure à ce sujet, c'est bien Tchaïkowski. Ça doit même être un passage du *Lac des Cygnes*. On va bientôt se coucher, il est neuf heures trois quarts.

Que faites-vous ma famille ? Vous devez vous préparer à manger avec des amis, à sortir… J'ai relu toutes les lettres que j'ai reçues à Peshawar. Ça fait un plaisir fou, même à distance, de les relire ! Je pense à vous tous et toutes très fort en écoutant une valse entraînante, en plein Afghanistan : je vis vraiment ces mois-ci complètement à l'absurde et au non-conformiste. J'ai l'impression de changer, mes pensées se transforment au fur et à mesure que passent les jours. Ma tête change aussi, mes cheveux poussent à une allure folle. Je pourrai sûrement me faire une jolie coupe au carré pour Noël. Ça va me faire bizarre de rentrer en pleine période de fêtes, après six mois de dénuement et de pauvreté ! Ça va me sembler orgiaque. Je trouvais déjà ça orgiaque quand j'y vivais toute l'année, mais cette fois-ci, le choc va être terrible. Qu'est-ce que je me réjouis de remanger les gâteries que Maman cuisine si bien ! On a tellement faim ici que notre principal sujet de conversation est la bouffe…

17. 7.

Aujourd'hui, gros travail à l'hôpital. D'abord on a tout lavé à fond, la deuxième pièce, les carreaux, les murs, le sol, les armoires, les tapis. Ensuite, pendant que les garçons rangeaient le matériel, nous avons séparé tous les médicaments (antibiotiques, antituberculeux), revu la liste et le contenu de tous les sacs. Puisque notre installation est provisoire, nous avons préparé deux sacs pour les quinze jours que nous devrions théoriquement passer ici. Ensuite, on déménagerait. Je n'y crois pas trop. Ils n'ont pas de fric. Le problème, c'est que si on ne nous construit pas cet « hôpital », l'an prochain, MSF ne voudra pas renouveler le contrat. C'est une situation difficile mais les dirigeants d'ici ne ressentent pas la même crainte que nous par rapport à ce problème.

[MSF attendait un engagement formel des Afghans, suite aux promesses faites par les dirigeants du Jamiat Islami. *Sur place, les responsables craignaient qu'une présence plus visible (hôpital et donc affluence de patients) ne soit remarquée par les Russes et devienne donc dangereuse.*

Avant que le soleil ne disparaisse derrière les montagnes toutes proches, on va se baigner. Pas évident de trouver un coin tranquille : le chemin qui surplombe la rivière est fréquenté par des bergers et leurs chèvres, etc. Je me planque derrière de gros rochers pour une toilette sommaire.

Je rends visite aux femmes amies de Jamila et leur distribue les cadeaux (bagues et photos). J'ai droit à du pain tout chaud et croustillant, délicieux. On m'offre le thé.

[Jamila était la médecin de MSF qui avait fait une « mission exploratoire » au Badakhstan et était passée par ce village. Elle avait vécu en Afghanistan auparavant et parlait parfaitement le farsi.]

Ce matin, oh délices, nous avons ouvert la boîte de café lyophilisé et nous avons bu une tasse. Sans sucre, c'est pas super, mais ça change agréablement du thé. Ce soir au souper, poule au cumin dans un bouillon gras. Comme je suis à côté de Philippe et qu'il préfère manger la cuisse, je me paie un super morceau de blanc !

Ce matin encore, on a nettoyé toute la chambre, mis du DDT partout sur les tapis (et dessous aussi.). Il faut espérer que nous serons ainsi débarrassés des *kaïk* (puces) qui font des ravages ici.

Je viens de finir de recopier au propre toutes les listes de médicaments, les autres dorment déjà, Paul écoute de la musique au walkman, je vais dormir.

18. 7.

Six heures et demie, lever. Déjeuner comme d'habitude de pain et thé, puis hôpital. Mais voilà que les surprises recommencent (ma santé.) Je dois aller aux WC et je dégueule en même temps. C'est vraiment, vraiment, vraiment dur. Pour la première fois depuis le début du voyage, j'ai envie de rentrer. Je pleure un peu. Le fait d'être malade depuis près de deux mois me scie complètement le moral.

Enfin, courage ! Marjolaine est allée cuisiner chez les femmes, les garçons lavent et trient les instruments. Je les aide un moment, puis je rentre m'allonger car j'ai des vertiges et des troubles de l'équilibre. Mon écriture d'ailleurs est tout de travers, je n'ai pas beaucoup de forces.

Marjolaine nous a fait une omelette. Quelle joie ! Elle a employé le foyer chez les femmes. C'est une omelette aux pommes de terre (pas cuites) et à la verdure. Ça fait un bien fou de manger quelque chose qui a un goût connu et surtout agréable. Elle a fait aussi un gâteau, sorte de tourte au pain que je mange en fermant les yeux, avec délices. Attendre toute la journée pour manger, avec impatience et voir arriver devant soi un brouet gras et insipide, ça vous scie le moral des meilleures troupes, d'autant plus que j'ai faim tout le temps. Ce n'est pas ici que je vais prendre des kilos. Jamila n'avait pourtant pas eu de problèmes de bouffe l'an passé. Cette fois-ci, trouver des œufs semble une chance inouïe, du riz, il n'en est pas question, des pommes de terre, ce n'est pas la saison, des fruits… rien. A part du thé et du pain, il n'y a presque rien à manger. J'espère que la commande à Faisabad arrivera avant que nous ne repartions.

Je vais m'arrêter là, j'en peux plus de fatigue et de cafard.

[Le texte reprend à la page suivante, après un somme.]

Après le souper, composé d'une cuisse de pintade pour deux, plus du brouet (je vais craquer), ça va un peu mieux.

Cet après-midi, ils ont vu à l'hostio le mec d'Argandara qui avait reçu la balle dans le bras et les éclats dans la jambe. La jambe va bien mieux, par contre, le bras est très infecté. Peut-être devrons-nous faire notre première intervention sérieuse ? Il faudrait poser un drain, car ce brave homme s'est dit : « Ils sont fous, ces médecins de donner des médicaments pour six jours. » Alors, il a pris tous ses antibiotiques en trois jours. La majorité des Afghans pense ainsi : plus on prend de médicaments en même temps, plus vite on supprime l'infection !

Cet après-midi, pendant que je somnolais sur mon lit, trois vieux entrent, s'installent, regardent un peu tout, touchent tout et commencent à discuter. Là, je me suis énervée ! Je leur ai dit que ce n'était pas une *tchaïkhana* (maison de thé) ici et qu'ils pouvaient aller causer ailleurs, que notre chambre était le seul coin où nous pouvions être tranquilles et nous tenions à pouvoir nous reposer un peu ! Non mais, des fois !

Marboub dort avec nous. Il dit qu'il y a plein de bêtes à côté. En effet, mais pas seulement à côté. Vers minuit, branle-bas général, nous sommes envahis de bêtes (comme celle que j'ai écrasée sur cette page) qui piquent très fort et se gorgent de notre sang. Un véritable tapis noir, répugnant, animé de mouvements divers. Des tiques, toutes plates au départ, et qui gonflent à vue d'œil ! Ils appellent ça des *khassak*. J'en tue une dizaine, les autres aussi. Marboub lutte pendant au moins une demi-heure. Elles logent, paraît-il, dans les fentes des murs et le bois (portes, fenêtres, armoires), seuls endroits que notre DDT n'a pas atteint. Elles ne perdent rien pour attendre !

(à suivre)

Lire les notes?

MILES Davis, gosse de riche, camé, malade, diva, mort: ce rabâchage sur la personne du musicien est expédié en un chapitre dans ce *Miles Davis*. Voilà pour le titre. Or, tout est dans le sous-titre. Dans le cas d'une biographie de star, le sous-titre est souvent essentiel: *Catherine Wahli. Une vie*, ou bien *Gandhi. Deux vies et plus*. Les sous-titres laissent parfois entrevoir un peu plus que des commentaires sur la moumoute de la star ou son irréductible goût pour les ripplis à la moutarde. Ainsi, chacun a remarqué les récents *Richard Dürr. L'art du penalty* et *Freddy Girardet. De la tomme poêlée au barbecue en béton dans le jardin*. La biographie penche alors du côté du pédagogique et fait courir le risque de mourir d'ennui, comme cette *Introduction à l'écoute du jazz moderne.* On en réchappe, et même fort bien, à condition de devenir un lecteur-auditeur et de ressortir le disque du maestro que chaque être civilisé d'Europe occidentale possède dans un coin de sa discothèque. Car ce livre parle de musique.

Franck Bergerot indique précisément des passages exemplaires de la musique de Miles Davis, pris dans une discographie sélective, recense les ingrédients du cocktail, doses d'accords, mélodies populaires, schémas rythmiques, traficotages de timbres, etc. Consciencieusement agité par les meilleurs jazzmen dont le bougre savait s'entourer, le mélange se déguste avec une olive au bout d'un cure-dent, et, avantage non négligeable, dans le même fauteuil moelleux qui sert tant à lecturer qu'à auditurer. Tiens! Justement. Ces musiciens savent-ils lire la musique ou ne font-ils que se fier à leur oreille? Quelle est la part d'improvisation dans tout cela? Voilà vingt-cinq ans que mon voisin m'initie aux études de Bach, et je commence à en connaître un bout, mais quel est le rôle de la main gauche du piano dans un quintet de jazz des années 60? Pourquoi sa trompette parle-t-elle du nez? Pourquoi le batteur intervient-il de cette façon? Analyser l'œuvre de Miles Davis, c'est répondre à toutes ces questions sur quarante ans d'une tendance musicale que ce personnage hors normes a su réorienter au gré de ses rencontres. C'est connu, le trompettiste savait choisir les musiciens les plus talentueux. On comprend mieux comment il leur pompait ce qu'ils avaient de nouveau et d'intéressant et en tirait immédiatement parti. Herbie Hancock: *«Quand Georges Coleman était dans le groupe de Miles, il était très influencé par Coltrane. Et on jouait toutes sortes de choses dingues derrière lui, alors que derrière Miles, notre jeu était plus rangé. Un jour, plusieurs mois après que nous eûmes rejoint le groupe, Miles nous dit:" Pourquoi ne jouez-vous pas derrière moi ce que vous jouez derrière lui?" Tony et moi nous avons alors commencé à nous livrer à nos petits jeux musicaux. Le premier jour, il ramait un peu, le deuxième un peu moins, et le troisième c'est moi qui avait du mal à m'accrocher. Quatre jours plus tard, la situation s'était inversée. Non seulement il était entré dans notre truc, mais il le contrôlait. Et son jeu est devenu différent après ça. C'est comme ça que Miles fonctionne. Il rassemble en un tout ce qu'il a tiré des uns et des autres.»* Les musiciens qui ont entouré Miles Davis –et ceux qui vivent encore sont parmi les plus grands d'aujourd'hui– ont fait l'histoire du jazz. Une fois cette *Introduction à l'écoute du jazz moderne* fermée, le lecteur-auditeur n'a qu'une envie: en auditurer plus.

J. M.

Franck Bergerot
Miles Davis
Introduction à l'écoute du jazz moderne
Seuil, 1996, 188 p., Frs. 32.70

Retape!

Vous allez dire que je prends les mêmes et que je recommence, mais voici une nouvelle et unique occasion de garnir les rangs de la cinémathèque: **l'intégrale Tavernier**. Il vous reste quatre films pour en profiter en cette dernière semaine de programmation. Même si ce ne sont pas les meilleurs (*l'Horloger de Saint-Paul*, *Coup de torchon*, *la Mort en direct*, pour ne citer que ces trois-là) ni les plus séduisants (*Autour de minuit, un Dimanche à la campagne)*, ils méritent le déplacement. Si de ne pas l'avoir vu me prive de vanter *Mississippi Blues* (annoncé comme "un reportage ethnologique et musical" sur le vieux Sud américain et programmé mercredi 27.11 à 18h30, vendredi 29.11 à 21h et dimanche 1.12 à 15h), je peux en revanche vous recommander chaudement deux films qui font froid dans le dos: *L.627* (jeudi 28.11 à 21h) et *l'Appât* (dimanche 1.12 à 21h). Tous deux nous invitent à une plongée en apnée dans notre société pour observer ses travers et la misère humaine qu'elle engendre: Tavernier n'est pas du genre à faire des chichis, il filme crûment, objectivement, sans détour ni moralisme, et ses images en sont d'autant plus difficiles à encaisser.
Quant à *La Fille de d'Artagnan* (ma 26.11 à 18h30), aux antipodes des deux précédents, elle mérite le détour si vous êtes fan de Fanfan la Tulipe, allergique à Sosotte Marceau (pour une fois supportable) et amateur de bons mots sur les affres du vieillissement (ça peut servir à nos âges). *(V.V.)*

Nathaniel Hawthorne
Le Premier Livre des Merveilles
Traduit par Michel Leiris
Pocket Junior, mars 1996, 118 p., env. Frs 9.50

Adepte de la charmante coutume du «Papa raconte-moi une histoire», Nathaniel Hawthorne aimait narrer les légendes grecques ou romaines à ses enfants. Les éditions Pocket republient, en deux ouvrages pensés pour les juniors, gros caractères et supplément jeux, ces textes fantastiques traduits par Michel Leiris. Contemporain d'Edgar Poe, mais injustement moins célèbre que lui en Europe, Nathaniel Hawthorne est l'auteur tourmenté de *La Lettre écarlate,* de *La Fille de Rappaccini* et autres histoires extraordinaires. Fils de pasteur né à Salem en 1804, ses écrits sont généralement hantés par le Mal et ses suppôts. Il a ici contrôlé son penchant naturel, et sa version des légendes classiques est parfois étrangement édulcorée et moralisante, *politically correct* avant l'heure. Par exemple dans l'histoire de Thésée et le Minotaure: *«Mais ici je dois l'avouer, les historiens ne sont pas d'accord. Les uns disent qu'Ariane suivit Thésée qu'elle avait aimée* [sic] *au premier regard, et que celui-ci l'emmena en effet, mais l'abandonna sur une île déserte avant de rentrer à Athènes. Je me hâte de dire que je n'en crois rien: jamais un héros aussi noble n'aurait agi de la sorte.»*
Plus d'Ariane à Naxos donc, plus de *Lamento d'Ariane,* exit le «*Lasciatemi morire*» (cf Monteverdi) Et plus de dialogue de ce genre:
Elle: Quand même, ce Thésée, c'était un vrai salaud de profiteur.
Lui: Oh tu sais, elle devait plutôt être chiante Ariane; elle avait déjà essayé de partir avec ce pauvre Dédale, et son coup raté, la voilà qui se colle à Thésée.
Elle: Bon, j'admets, d'ailleurs elle n'a certainement pas perdu au change en trouvant Bacchus, il devait être assez rigolo dans son genre. Mais Thésée, moi, je le trouve douteux; c'est louche cette histoire de voiles noires, non? *(A.B.B.)*

Aujourd'hui:
L'HEBDO
Editeur: Ringier
Tirage: 65'000 ex.

Bon pour la tête, bon pour le porte-monnaie

ou comment gagner sur les deux tableaux

Marche à suivre:
PREMIER TEMPS. Vous agrafez une pub de 4 pages en couleurs format A5 pour les Editions Atlas au centre de l'édition du 3 octobre 1996 de votre magazine.
«L'essentiel en 60 livrets — Idéal pour les études — Pratiques pour préparer un voyage»

Bon pour le porte-monnaie

DEUXIEME TEMPS. Sur la page de droite qui suit directement la pub encartée, vous passez un article dans la rubrique VOTRE ARGENT pour rendre les lecteurs attentifs aux limites des livrets Atlas.
«Non contentes de constituer une collection à jamais incomplète, les fiches géographiques Atlas ne proposent qu'un maigre survol des régions concernées»

Bon pour la tête

(Annonce)

Exposition

Jørgen Rasmussen
Illustrations, affiches
et autres œuvres éphémères

Vernissage le 5 décembre
de 18h00 à 20h00
Du 5 au 21 décembre

Galerie Basta!
Petit-Rocher 4 Lausanne

Soudain et inexplicable intérêt pour le relief du Monténégro dans la presse lausannoise

Le Monténégro, «un endroit merveilleux que peu de personnes connaissent,» a expliqué Claudia Schiffer.

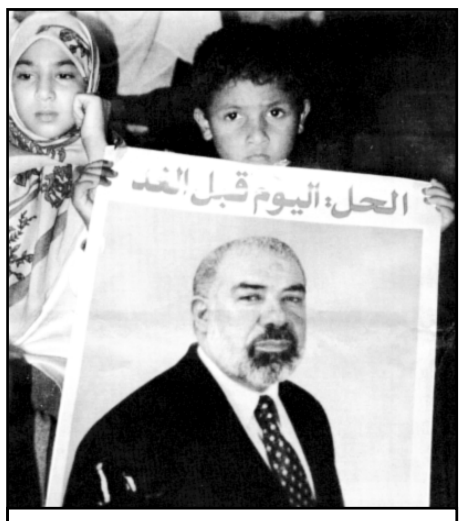
24 Heures, 5 octobre 1996

Candidate n° 1
« Une cassette de 120 minutes s'impose pour cet épisode qui en compte deux. »
Sandrine Cohen, chroniqueuse tévé, in *Construire,* 15 novembre 1995
« L'enfance violée, deuxième volet. C'est pas rigolo, c'est la réalité partout à travers le monde. »
La même, in *24 Heures*, 4 juillet 1996
« Ils relancent le débat après la sortie du film palmé à Cannes, Land and Freedom, de Ken Loach. »
La même, in *24 Heures*, 3 septembre 1996

Candidat n° 2
« Nous les administrateurs, nous ne savions pas du tout ce qui se passait. (…) Nous avons été trompés par le comportement d'Hubert Reymond. Il nous a menti sur l'état de la banque. Et si vraiment il ne savait pas ce qui se passait, je trouve que c'est extrêmement grave. »
Paul-André Cornu, ancien administrateur de la BVCréd, in *24 Heures*, 20 novembre 1995

Candidate n° 3
« Les princes charmants sont susceptibles de devenir des époux dès cet âge (ils devaient avoir 20 ans auparavant) et les cendrillons n'ont plus besoin de faire le pied de grue auprès de papa et maman pour obtenir leur autorisation. »
Patricia Briel, journaliste, in *Journal de Genève*, 30 décembre 1995

Candidat n° 4
« En un peu plus de deux ans, les Vaudois auront réussi le tour de force de regrouper en un seul établissement la Banque Vaudoise de Crédit, la Caisse d'Epargne et de Crédit, le Crédit Foncier Vaudois et la Banque Cantonale Vaudoise. »
Etienne Oppliger, adjoint au réacteur en chef, in *24 Heures*, 30 décembre 1995



Champignac international : les enfants de Bagdad soutiennent spontanément le conseiller national Charles Friderici, qui n'est malheureusement pas candidat cette année.

Candidat n° 5
« Il ne m'appartient pas, dans cette tribune, de justifier la participation de tel ou tel service à manifester, ce droit étant reconnu pour tout citoyen. »
René Challende, député vaudois, in *Nouvelle Revue et Journal politique*, 15 décembre 1995

Candidat n° 6
« Jean-Pascal Delamuraz fait la démonstration, par l'intervention qu'il va subir, qu'il est un homme normal et qu'il assume des responsabilités politiques. (…) Sa remarquable élection concrétise la qualité de travail d'un homme qui s'engage et qui a la capacité de le conduire jusqu'au bout. »
Jacques Martin, Conseiller d' et aux Etat(s), in *Nouvelle Revue et Journal politique,* 15 décembre 1995

Candidat n° 7
« C'est par voie lacustre que le président de la Confédération et néanmoins ambassadeur de Suisse à Ouchy rejoint notre territoire le 14 décembre, sous les applaudissements des sociétés locales costumées, après une brillante élection et avant des joutes oratoires, dont les meilleurs morceaux proviennent bel et bien de ceux qu'on pensait et non des autres. »
Jean-Pierre Guignard, syndic de la commune auto-proclamée d'Ouchy, in *Journal d'Ouchy*, mars 1996

Candidat n° 8
« Je n'ai jamais de projets à l'avance. »
Alain Tanner, cinéaste, in *24 Heures*, 16 février 1996

Candidat n° 9
« Nous n'avons pas voulu nous lancer dans une fuite en avant pour en arriver à prier le ciel de nous aider. »
Claude Petitpierre, directeur de l'Office du Tourisme de Lausanne, in *24 Heures*, 7 février 1996

Candidat n° 10
« Je suis de tout mon être au centre. En outre, je suis professeur, mais je suis un homme du peuple, car le peuple c'est tout le monde. »
Jean-Christian Lambelet, économiste distingué, in *24 Heures*, 28 mars 1996
« C'est le côté jouissance ! Une bonne pipe après un repas ou avec une tasse de café, ça donne un sentiment de bien-être, de sécurité aussi. »
Le même, in *L'Illustré,* 22 mai 1996

Joutes oratoires de Tegucigalpa : le général Discua récite des bouts-rimés au général Pacheco, sous le regard attentif des délégués du Grand Prix du Maire de Champignac

Candidat n° 11
« Croyez-moi : si sept types se réunissent au Château, ce n'est pas pour embêter les Vaudois. Nous ne sommes certes pas les meilleurs, mais nous ne sommes pas les pires non plus. »
Claude Ruey, conseiller d'Etat vaudois encore en exercice, lors de l'assemblée des syndics du district de Cossonay, 8 mars 1996
« Nous sommes dans la situation d'un mariage à reculons qui ne s'est jamais conclu. »
Le même, débat au Grand Conseil, 17 septembre 1996, à 11h55

Candidat n° 12
« Kjus et Mader ont effectué une remontée spectaculaire grâce à la descente. »
Alain Kobel, journaliste et sportif, supra *RSR1*, 21 février 1996, vers 12h30

Candidat n° 13
« Par 97 voix, 49 voix contre et… abstentions, vous avez accepté que le Grand Con siège au CHUV en séance extraordinaire. »
Marcel Glur, président du Grand Conseil vaudois, séance du 4 décembre 1995

Candidat n° 14
« En finalité, même sans qu'il en soit responsable, si M. Veillon assumait d'anciennes et graves négligences de prédécesseurs, il devait au fil des découvertes, en aviser systématiquement le Conseil d'Etat. Ce malheureux dénouement n'est donc pas une issue ou une échappatoire du Conseil d'Etat à la recherche d'un bouc émissaire, mais la faute d'un flux d'informations déficient du Département des Finances. »
Aimé-Jacques Gavillet, député radical, Dommartin, in *Echo du Gros de Vaud*, 26 avril 1996

Candidat n° 15
« …il faut cesser de pressuriser le personnel soignant. »
Josef Zisyadis, alors conseiller national, in *Journal de Genève*, 26 avril 1996

Candidate n° 16
« Un résultat clair permettrait, en outre, d'espérer que l'éclatement de l'Entente vaudoise, dû à des décharges émotionnelles de part et d'autre, ne soit que provisoire. »
Martine Bailly, rédactrice en chef, in *Nouvelle Revue et Journal politique*, 17 mai 1996

Candidat n° 17
« Merci Monsieur le Conseiller d'Etat Jacques Martin pour votre article paru dans 24 heures le 9 mars. (…) Il n'y a que les imbéciles qui ne se trompent jamais (vous n'êtes pas dans ce cas.) »
Jean-Pierre Savary, de Ropraz, in courrier des lecteurs, *24 Heures*, 12 avril 1996

Candidate n° 18
« On ne se rend vraiment compte de l'apport extraordinaire de ces projections que lorsqu'on les éteint… »
Anne Mancelle, journaliste, in *Journal de Genève*, 21 mars 1996

Candidate n° 19
« Le saut en longueur a de la peine à prendre de la hauteur. »
Anne-Marie Portolès, supra Télévision suisse romande, 30 juillet 1996, 1h30

Candidat n° 20
« Le paysan est un homme comme un autre, sa femme également avec ses deux métiers de paysanne et mère de famille. »
Francis Thévoz, Municipal lausannois, in *Journal communal de Lausanne*, 18 juin 1996

Récolte des champignacismes non-explosés dans les travées d'un parlement cantonal

Grand prix du Maire de Champignac 1996 Règlement

1. **Le Champignac d'Or, honneur suprême, est attribué au premier élu.**
2. **Le Champignac d'Argent, gloire insigne, est attribué au deuxième élu.**
3. **Les lauréats sont exclus de la compétition pour les dix années ultérieures.**
4. **Une mention peut être décernée aux élus suivants. Une pensée émue est attribuée aux autres candidats. Les mentionnés peuvent concourir l'année suivante.**
5. **Sont candidats toutes les personnes et institutions dont les fleurons d'art oratoire ont été sélectionnés au cours de l'année et publiés dans *La Distinction*.**
6. **Les bulletins de vote doivent être déposés manuellement dans les urnes ad hoc (librairies Basta!, Petit-Rocher 4, Lausanne; et BFSH 2, Dorigny) ou parvenir à La Distinction, case postale 465, 1000 Lausanne 9, jusqu'au 7 décembre, à 16h00.**
7. **Les bulletins maculés, déchirés ou commentés seront annulés.**
8. **Le prix ne fait l'objet d'aucune correspondance, d'aucun téléphone et d'aucune verrée. Le Grand Jury est incorruptible.**
9. **Les résultats seront officiellement proclamés le samedi 14 décembre à 11h30 à la librairie Basta !-Chauderon. Tout sera fait pour assurer la présence des récipiendaires à cette grandiose cérémonie…**

Candidat n° 21
«…le survol de Zurich n'est pas définitivement enterré par le gouvernement. »
Pierre-Han Choffat, journaliste, supra RSR-La Première, 4 septembre 1996, vers 8h05

Candidat n° 22
« Alors que les vagues se retirent, dans ce silence qui suit le bruit massif de leur abattement, il reste l'essentiel : une zone piétonne et commerçante compacte et ouverte sur l'extérieur… »
Didier Burkhalter, directeur des Travaux publics, in *Neuchâtel votre ville*, Bulletin officiel, 15 août 1996

Candidat n° 23
« Josef Zisyadis, c'est un Danton, un Robespierre plus un autre. »
Michel Fiaux, directeur de la poudrerie d'Aubonne, in *24 Heures*, 20 juillet 1996

Candidat n° 24
« Il n'y a pas de saison où le Grand-district et son chef-lieu, Aigle, ne voient accourir des sportifs de toutes disciplines attirés par un climat serein et chaud, à l'ombre de montagnes accueillantes berçant leurs cimes dans notre bleu Léman dont Villeneuve peut s'enorgueillir d'en être la naissance. »
Robert Rittener, syndic d'Aigle, in *Livret du 5e Grand Tir des Abbayes vaudoises*, 6 au 8 septembre 1996

Candidat n° 25
« La politique englobe et dépasse l'administration comme l'âme englobe et dépasse le corps. »
Olivier Delacrétaz, président de la Ligue vaudoise, in *24 Heures*, 3 octobre 1996

Candidat n° 26
« Leur bel outil en main, les responsables de la salle [Métropole] *peuvent donc regarder vers l'avenir. »*
Marc Julmy, journaliste, in *24 Heures*, 8 octobre 1996

Didier Burkhalter, candidat n° 22, cultive sous serre ses fleurs de rhétorique

Candidat n° 27
« Si un juge d'instruction militaire a des problèmes psychologiques graves en traitant de crimes contre l'humanité, je l'envoie chez un médecin. »
Jürg van Wijnkoop, auditeur en chef de l'armée, in *24 Heures*, 25 septembre 1996

Candidat n° 28
«…vous ne pouvez pas non plus prendre le problème, qui est profondément humain, par un bout de caoutchouc. J'essaie de le prendre par l'autre bout : la relation d'amour entre un homme et une femme, un amour qui est fidélité. Il s'agit de la qualité de la relation entre l'homme et la femme. Pour moi, cependant, l'Eglise officielle n'a jamais pris position. »
Mgr Pierre Farine, évêque auxiliaire, in *24 Heures*, 21 octobre 1996

Candidate n° 29
« En dénonçant une dysharmonie croissante entre l'homme et la nature, les plaintes des alarmistes en culture passent à côté de la réalité. Le nombre des adeptes des loisirs, du contact et des plaisirs dans la nature ne cesse d'augmenter. »
Fédération suisse des aveugles et malvoyants, in *Loisirs à la carte Suisse*, 1996

Bulletin de vote pour le grand prix du Maire de Champignac 1996

Mes deux candidats sont :

..... n° .....

..... n° .....

A déposer dans les librairies Basta ! ou à renvoyer à l'Institut pour la Promotion de la Distinction, c. p. 465, 1000 Lausanne 9

avant le 7 décembre

(Attention aux effets secondaires du tarif B des PTT !)